

mois. L'objet principal de ces assemblées de quartier est de surveiller les assemblées du mois.

Mais la surveillance générale sur toute la société appartient à l'assemblée *annuelle*. Elle reçoit les rapports de toutes les assemblées inférieures, qui lui font connoître l'état, par parties, de toute la société; elle donne des avis, fait les réglemens qui lui paroissent nécessaires, quelquefois nomme des comités pour visiter les assemblées des quartiers, juge définitivement les appels des assemblées inférieures, écrit des épîtres aux autres assemblées annuelles, pour entretenir avec elles une correspondance fraternelle.

Il y a sept assemblées annuelles: 1°. celle de Londres, où les quakers d'Irlande envoient leurs représentans; 2°. celle de la Nouvelle-Angleterre; 3°. celle de New-York; 4°. celle de la Pensylvanie et de New-Jersey; 5°. celle de Maryland; 6°. celle de Virginie; 7°. celle des deux Carolines et de la Georgie.

Comme les quakers croient que les femmes peuvent être appelées, ainsi que les hommes, au ministère, et que, d'ailleurs, il est, dans leur discipline, des articles qui ne regardent que les femmes, et dont l'observation ne peut

être bien surveillée et maintenue que par elles, elles ont aussi des assemblées de mois, de quartier et annuelles; mais on ne leur accorde pas le droit de faire des réglemens.

Cette méthode est bien plus propre à maintenir les mœurs parmi les femmes, que celle de nos directeurs et confesseurs catholiques, qui assujettissent un sexe foible aux artifices, aux fantaisies, à l'empire de quelques hommes, et qui ouvre la porte aux scènes les plus scandaleuses, et porte souvent dans le sein des familles, et l'inquisition, et les divisions les plus funestes.

Les quakers n'ont pas de prêtres salariés, comme je vous l'ai dit; ils pratiquent à la lettre ce que dit l'écriture: *Donnez gratis ce que vous avez reçu gratis*; mais ils ont des ministres.

Les ministres sont ceux qui prennent plus fréquemment la parole, et qui sont reçus dans cette fonction par les congrégations du mois. On ne les admet pas tout d'un coup; il faut qu'ils soient éprouvés, et que le temps ait manifesté en eux les qualités nécessaires. Il s'en trouve quelquefois qui, n'étant point approuvés, veulent faire l'office des ministres: on les souffre long-temps patiem-

ment ; mais si le mécontentement causé par leur discours est considérable , alors l'assemblée les *désavoue* publiquement.

Ces ministres , avec quelques anciens approuvés des assemblées du mois , tiennent aussi des assemblées de mois pour leur propre instruction.

Ils ne sont pas moins soumis que les autres à la surveillance générale et réciproque , et ils ne peuvent empêcher , dans les assemblées , ceux qui se sentent la volonté de parler , soit homme ou femme , de le faire.

C'est à ces assemblées de ministres et d'anciens qu'ordinairement on confie le soin de revoir et d'imprimer les ouvrages qui doivent être distribués dans la société.

Je vous observerai qu'elles prennent toutes les mesures , pour que les ouvrages utiles soient vendus au plus bas prix possible , afin que tous les frères puissent les acheter et s'éclairer.

Dans toutes ces assemblées , il n'y a point de président , parce que les quakers croient qu'il n'appartient qu'à la sagesse divine seule de présider , et qu'aucun membre n'a droit de réclamer la prééminence sur les autres.

Mais l'ordre , dira-t-on , comment se maintient-il ?

tient-il ? De lui-même , sans président , sans sonnettes , et par la force de l'habitude , de la gravité , du calme , dont tous les quakers font un si long apprentissage.

L'assemblée annuelle de Philadelphie est composée de trois cents députés. Il s'y joint environ douze cents membres , qui ont le droit de parler comme les députés. Eh bien ! dans cette assemblée de quinze cents personnes , qui n'a point de président , tout se passe dans le plus grand ordre ; on n'entend pas deux membres parler à la fois ; on ne voit point l'animosité , l'orgueil percer dans leurs discours ; toutes les discussions sont fraternelles.

Mais ce qui vous surprendra bien davantage , c'est que dans ces assemblées si nombreuses , et en général dans toutes les assemblées , rien ne se décide qu'à l'unanimité. Là , chaque membre a une espèce de *veto* suspensif. Il suffit qu'il dise : *I have not yet clearness* : je ne suis pas encore éclairé. L'assemblée ne prononce point , mais s'ajourne , et on ne prononce que lorsqu'il y a parfaite unanimité.

Cet usage fait , ce me semble , l'éloge le plus grand de cette société. Il prouve l'union qui

règne entre tous ces frères, il prouve que le même esprit les anime, l'esprit du bien général et de la vérité. Mon ami, les hommes n'auroient pas de si longues et de si violentes discussions, si, comme les quakers, ils étoient dégagés de toute ambition, et si pour résoudre leurs doutes, ils ne s'adressoient qu'à leur conscience.

Vous conclurez peut-être, de cette coutume, que cette société fait ou doit faire peu de choses; vous seriez dans l'erreur. Nulle société n'a fait autant pour le bien public (1).

(1) C'est à un quaker, à un simple libraire de Bristol, M. Mill, que cette ville doit un établissement digne de l'humanité. M. Mill a vu périr beaucoup de pauvres femmes en couche, faute de soins et de moyens. Les enfans qui échappoient à l'influence de cet état misérable, étoient foibles et dégénérés. M. Mill entreprit, en 1787, de former une société qui secourroit, chez elles, ces pauvres femmes, et dont les deniers seroient appliqués au paiement des médecins, chirurgiens, etc. Cette société a très-bien réussi. — C'est un des avantages de la religion des quakers. On ne peut l'être sans aimer plus ses semblables, sans s'occuper de leurs maux, et des moyens d'y remédier. Voyez encore le bien qu'ont fait, en Angleterre, les docteurs *Fothergill* et *Lettsom*. Ce n'est point la vanité qui les guidait. Lettsom est un homme simple, qui rêve, tous les momens de sa

C'est encore elle qui a su préserver jusqu'à présent Philadelphie du danger des salles de spectacle. La pétition qu'elle a présentée cette année, afin d'empêcher la permission sollicitée pour en élever une, a eu un plein succès.

Je n'ai assisté à aucune de ses assemblées, elles sont fermées aux étrangers; mais j'ai assisté à celle de la société pour l'abolition de la traite et de l'esclavage, qui est composée presque dans la totalité par des quakers.

Chacun, dans cette assemblée, qui étoit composée de près de deux cents membres, parloit suivant qu'il le désiroit, et autant de fois qu'il le désiroit. Quand un membre fait une motion, et qu'elle est secondée, le président la répète, et demande s'il n'y a point d'objection. Il attend pendant quelques momens; souvent un membre se lève, dit trois ou quatre phrases, et s'assied. Je n'ai point entendu de longs discours; la vanité seule fait perorer longuement.

Lorsqu'on élit un comité, le président de-

vie, aux moyens d'être utile aux hommes, comme d'autres rêvent à la gloire et à la fortune.

mande que l'assemblée nomme les membres. Celui qui désire un tel, le nomme; son nom est écrit si personne ne s'y oppose. Par cette méthode, on ne perd pas beaucoup de temps dans le choix des comités.

Voilà pourtant, mon ami, la société qu'on ne cesse de calomnier chez nous. A force de répéter une chose, disoit Voltaire, fût-elle fausse, on parvient à la faire croire aux Velehes. Il connoissoit son siècle, et les quakers l'éprouvent. On les a jugés sur de petites anecdotes, sur de misérables pointes, sur des bruits sans fondement.

Si vous voulez les connoître à fond, et les juger sans partialité, ce n'est pas en faisant, comme M. Chatellux, un cours d'églises en deux heures, mais en les visitant à Londres, à Dublin, à Philadelphie. Entrez dans leurs maisons, vous y verrez constamment la paix; l'union, la douceur, la frugalité, le calme; des enfans tendrement élevés, des domestiques traités avec humanité, égalité.

Entrez dans leurs hôpitaux, vous y verrez les effets les plus attendrissans de la vraie charité, dans les lits, dans les secours, dans les attentions, dans cette propreté scrupuleuse qu'on ne rencontre point ailleurs. Ea-

trez encore dans les asyles de la vieillesse et de la caducité, vous y verrez que les habits et le linge des pauvres y sont aussi décens que ceux de leurs bienfaiteurs; que chacun y a sa chambre, y jouit non-seulement des secours indispensables, mais de beaucoup de petites douceurs.

Si, quittant les villes, vous voulez parcourir les fermes des quakers, vous trouverez dans leurs maisons un plus grand degré d'ordre, de propreté, d'aisance que par-tout ailleurs; des chevaux plus gras et mieux soignés, des champs mieux enclos, et un lit au moins décent et propre, destiné pour l'hospitalité.

Si vous examinez l'organisation intérieure de cette société, vous trouverez dans toutes les églises un trésor de charité, dont le fond est proportionné à la richesse des habitans du voisinage, et qui est constamment rempli. Vous observerez l'usage qu'on en fait, soit pour assister les jeunes commerçans, soit pour réparer le malheur des banqueroutes imprévues, des incendiés, des accidens, etc. Vous trouverez beaucoup de riches, qui se font un devoir de verser, dans ce trésor de charité, la dixième partie de leurs revenus. Vous trouverez parmi ces cultivateurs qua-

kers, un plus grand fond d'instruction que chez les cultivateurs qui appartiennent à d'autres sectes.

Je suis sûr, mon ami, qu'après avoir parcouru cette société dans tous ces détails, vous vous écrierez : Si demain je devenois pauvre, dénué de secours et d'amis, fasse le ciel que je finisse mes jours dans un hôpital quaker ! Si demain j'étois appelé à cultiver la terre, fasse le ciel que j'aie pour voisins, des membres de cette secte, dont l'exemple m'édifieroit, m'instruïroit, dont les avis me seroient utiles, et sur-tout qui ne me susciteroient aucuns procès.

LETTRE XXXVI.

*Sur les principes politiques des quakers ;
sur leur refus de prendre part aux guerres,
de payer les impôts pour la guerre, etc.*

CES hommes sages, ai-je déjà dit dans mon examen critique des voyages de Chateaux (1), ont vu que la base première du bonheur universel étoit la paix universelle, que l'acheminement à cette paix étoit l'anathème prononcé contre l'art de la guerre. Les livres sacrés leur disoient, *qu'il viendra un temps où les nations ne lèveront plus le glaive contre les nations*. Ils ont vu que le moyen d'accélérer la réalisation de cette prophétie, étoit de donner l'exemple ; que les discours ne serviroient à rien, si la pratique n'y étoit conforme ; que les souverains trouveroient le secret de perpétuer les guerres, tant qu'ils pourroient soudoyer des mains pour égorger, et ils ont résolu de ne jamais prendre les armes, de ne jamais contribuer de leurs richesses à aucune guerre. On les

(1) Pages 69 et suivantes.